

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 3

1^{er} FÉVRIER 1887

AVIS : Réabonnez-vous par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. — Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Voir la Revue du 15 Janvier 1887)

On en voit aussi beaucoup qui, se croyant infailibles comme l'Eglise romaine, soutiennent avec une extrême opiniâtreté leurs idées ; quoique souvent celles des autres soient bien meilleures ils sont très intolérants et violents contre ceux qui les contredisent ; c'est ce qui fait que nos assemblées politiques sont si souvent orageuses et donnent si peu de bons résultats.

De même qu'un troupeau de moutons obéit à son berger, de même le troupeau des catholiques doit obéissance absolue aux pasteurs qu'on lui impose sans le consulter, car son opinion n'a aucune valeur dans tout ce qui concerne le spirituel. Cette complète nullité et irresponsabilité dans toute question religieuse, font que beaucoup de catholiques se désaffectonnent de leur culte et s'en détachent sans peine ; en outre elles abaissent la dignité humaine et diminuent son ressort moral dans les dangers, les chagrins, les revers et les situations difficiles de la vie. Les Français assujettis pendant de longs siècles au trône et à l'autel, ne savent pas user sagement de la liberté, à laquelle le catholicisme les a si mal préparés ; dépourvus d'initiative raisonnée, peu d'accord entre eux, ils ne savent collectivement organiser ni un gouvernement libre et régulier, ni rien de stable ; par ancienne habitude ils attendent toujours une direction venue, non d'en bas, mais d'en haut.

Dans son enseignement le catholicisme cherche à remplacer la raison, sa grande ennemie, par la mémoire moins raisonneuse, qui permet aux fidèles de retenir les formules religieuses de l'Eglise, et les arguties toutes faites de la théologie. Il cherche à développer l'imagi-

nation qu'il peut facilement convertir en fanatisme. Il s'efforce de frapper les sens en attirant et impressionnant les populations par le cérémonial pompeux de ses nombreuses fêtes qui tiennent bien plus du paganisme que du vrai christianisme visant si peu à l'effet. Le catholicisme qui, par son culte compliqué, a de si fréquents rapports avec ses fidèles, leur communique ses goûts luxueux développés par la renaissance chez les fidèles, goûts qui deviennent mondains, ruineux et souvent immoraux, ce qui amène trop souvent la ruine des particuliers et la décadence des nations.

Ainsi on voit que le catholicisme par son éducation, ses épouvantes et ses innombrables prescriptions, tend à déterminer chez ses fidèles une tension religieuse permanente, qui les rend nerveux et inquiets, tandis qu'il ne donne aucun conseil utile pour la vie temporelle ; il fait peu de cas du travail qu'il considère comme un châtiment et non comme un devoir ; il en résulte que dans les Etats catholiques, les terres sont moins bien cultivées, que la paresse et la misère y sont plus fréquentes que dans les Etats protestants.

Dans quelques pays catholiques la mendicité est un état admis. On peut conclure de là que le catholicisme peut faire de très honnêtes sujets bien soumis, mais non des citoyens éclairés destinés à la vie pratique ; c'est la religion des couvents. L'idéal de l'Eglise était d'établir sa théocratie sur le monde entier qui serait devenu une vaste congrégation religieuse dirigée et reliée par le corps sacerdotal ; mais les peuples n'ont pas voulu subir un pareil esclavage spirituel, qui au lieu de former de bons citoyens ne savait leur donner que luxe ruineux, ignorance, dégoût du travail et misère ; c'est ce qu'on voit dans les pays où l'Eglise est toute puissante.

ASSERTIONS DE L'EGLISE ROMAINE. — Pour justifier son absolutisme religieux, l'Eglise s'appuie sur plusieurs assertions : la première est que Jésus-Christ étant mort pour racheter l'humanité, celle-ci, en retour, est liée et assujettie à Jésus-Christ et comme Jésus-Christ a délégué tous ses pouvoirs à l'Eglise romaine, seule celle-ci a sur l'humanité les mêmes pouvoirs que Jésus-Christ. Cette prétention n'étant pas acceptée aussi facilement que jadis par les peuples éclairés de notre époque, l'Eglise s'appuie surtout sur ce qu'elle est nécessaire comme seule religion efficace par sa légitimité, son union et la fixité de ses dogmes ; que toute religion basée comme le protestantisme sur la libre-pensée, est condamnée à se diviser à l'infini et à périr ; et que cette libre-pensée s'infiltrant dans les populations, les rend irréligieuses, immorales et ingouvernables. En conséquence, elle seule, par son infaillibilité et son autorité divine peut et doit diriger les peuples et les gouvernements (on reconnaît là son idée fixe d'arriver à la théocratie) ;

alors les peuples bien contenus au spirituel et au temporel seront dirigés et maintenus dans la bonne voie. Ces idées rétrogrades sont partagées par beaucoup de catholiques conservateurs, mais peu philosophes. Ces braves gens à courte vue, et dont l'esprit est prévenu, ne voient pas que ce n'est point le catholicisme, mais bien la libre-pensée qui amène les lumières et le progrès ; les peuples civilisés la recherchent et y tiennent ; si de nos jours ils s'éloignent du catholicisme, c'est qu'ils comprennent qu'il cherche à étouffer cette puissante force nouvelle ; comme la vapeur, la libre-pensée fera tout éclater si on la comprime trop. C'est justement ce qui arrive dans les pays catholiques, où, contrainte dans son expansion, elle produit de violentes secousses et de terribles explosions. Mais ainsi que pour la vapeur, il faut savoir s'en servir. Les peuples catholiques moins préparés que les protestants à la recevoir s'en sont emparés brusquement, et en usent mal.

Mais qu'on cherche à la leur enlever on verra les commotions qui en résulteront ; quoiqu'ils aient beaucoup de peine à faire leur éducation libérale. Les vieux gouvernements despotiques, habitués à maintenir leurs populations par la contrainte ne se doutent pas de l'énergie intelligente que donne la conviction libre ; Xerxès ne comprenait pas les Grecs combattant librement et triomphant si facilement de ses millions de soldats esclaves. L'Eglise romaine qui a toujours conduit son troupeau à l'aide d'une sévère discipline et de la compression de la pensée, ne comprend pas que les religions, où la libre pensée existe comme dans le protestantisme, soient très fortes, parce qu'elles ne sont pas dirigées par la contrainte, force étrangère imposée, mais par la conviction intime et libre, la plus grande des forces spirituelles. Quant à la division du protestantisme en un grand nombre de sectes, cela pourrait avoir de grands inconvénients pour l'Eglise romaine absolue, qui, pour relier ses nombreux sujets, exige l'unité de culte et de croyances ; en outre cela lui créerait des rivales qui diminueraient son prestige et sa puissance. Mais cette division n'a aucun inconvénient dans les religions libres, basées sur l'esprit de l'évangile, sans culte officiel déterminé ; au contraire, chacun choisit la secte qui lui convient le mieux.

Et les diverses sectes, loin de se faire la guerre, se font concurrence pour faire le bien ; cela se passe ainsi aux Etats-Unis. Ce sont les religions basées sur le despotisme et le fanatisme, comme le catholicisme, le mahométisme et autres, qui ont amené des persécutions et des guerres sanglantes à toutes les époques.

Ainsi quand le catholicisme se dit ou se croit indispensable, il s'abuse complètement ; car tout lui prouve le contraire ; il croit dompter les

révolutions, c'est lui qui en est la première cause ; il croit éclairer les peuples, il les obscurcit ; il se croit nécessaire aux nations ; lorsqu'il y domine, elles tombent toutes dans les défauts qu'il croit combattre : en un mot le fanatisme catholique, en croyant faire le bien, arrive à des résultats entièrement opposés ; parce que le voile du fanatisme lui obscurcit la vue et l'intelligence ; ce qui l'empêchera de modifier sa doctrine que les peuples rejettent comme contraire aux aspirations modernes. Aussi tout porte à croire que les religions libres le primeront de plus en plus.

Pour affirmer sa valeur et son droit, le catholicisme s'appuie sur son ancienneté ; ce n'est point une preuve, car combien de vieilles erreurs qu'on soutenait par défaut de connaissances, n'ont été reconnues qu'à notre époque ; l'ancienneté leur donnait le droit de prescription ; si le catholicisme s'est maintenu si longtemps, il le doit à l'appui de souverains absolus dont il souterrait le despotisme, à ses principes chrétiens qui, malgré leur altération, étaient franchement acceptés par les peuples barbares du moyen âge, enfin à la très grande habileté de la cour de Rome. En fait d'ancienneté les Brahmanes de l'Inde, les prêtres d'Égypte et autres ont eu une durée plus longue que la sienne. Il est une chose à remarquer, c'est que les religions autres que celles de l'Asie orientale paraissent durer environ quinze siècles ; le judaïsme, de Moïse à Jésus-Christ ; le paganisme grec, depuis l'époque du siège de Troie au ^{iv}^e siècle ; le catholicisme du concile de Nicée (^{iv}^e siècle au ^{xix}^e). Quant au mahométisme fondé en 622 nous ne savons ce qu'il durera en Asie.

En cherchant à convertir les incrédules, le catholicisme leur fait ce naïf raisonnement : Vous croyez bien aux faits historiques et aux descriptions des géographes que vous n'avez ni vus ni contrôlés, pourquoi ne voulez-vous pas croire à mes dogmes basés sur mon infaillibilité ? Les faits historiques admis ne s'écartent pas notablement de certains faits contemporains, ils n'ont rien d'in vraisemblable, ils sont racontés et contrôlés par divers historiens, qui généralement s'accordent sur les faits principaux.

Mais personne ne garantit l'exactitude des détails, dont quelques-uns ont pu être surfaits ou inexactement racontés, d'autant plus que les anciennes traditions étaient souvent légendaires ; il en résulte qu'on accepte les faits admis par les historiens, mais on ne les impose pas comme des articles de foi. Quant aux descriptions de la géographie, elles sont faites par des voyageurs, des savants et de nombreux témoins ; tandis que l'Église ne nous fournit aucun témoignage de tout ce qu'elle affirme d'in vraisemblable dans ses dogmes, et ses descriptions fantastiques de la vie future ne reposent que sur son imagination, car

elle n'en a reçu aucune description, puisqu'elle n'admet pas les communications des esprits. Ainsi nous voyons que pour soutenir ses dogmes l'Eglise n'a que des preuves dérisoires à nous donner, et que ses arguments ne sont qu'un échafaudage de subtilités captieuses, de raisonnements puérils, de pétitions de principes s'appuyant les unes les autres, telles que celle que font certains logiciens catholiques en voulant prouver la divinité des Ecritures par l'autorité de l'Eglise, et l'autorité de l'Eglise par les Ecritures. Tout cela manque de base, mais est recouvert d'un brillant vernis d'arguties spécieuses qui captive les bonnes gens : en conséquence il faut employer à l'égard de l'Eglise romaine l'argumentation qui sert à combattre les sophistes.

Toujours attaquer la base de leurs systèmes ou de leurs raisonnements, alors l'échafaudage croule.

L'Eglise comprend parfaitement le peu de solidité de sa doctrine; car tandis que les sciences, le protestantisme, le judaïsme, le spiritisme disent à tout le monde : étudiez, commentez notre doctrine, instruisez-vous en y réfléchissant; nous accepterons vos justes observations et nous rectifierons nos erreurs si vous en trouvez, l'Eglise est loin d'employer la même franchise; elle ressemble à ces négociants embarrassés dans de mauvaises affaires qui ont fortement compromis leur crédit et leurs finances, mais qui cherchent à donner le change au public en payant de mine et d'audace, en affirmant que leur commerce est en pleine prospérité et qui s'irritent quand on parle d'examiner leurs livres de compte qu'ils cachent le plus possible. L'Eglise dont le crédit est une affaire d'opinion, mais ne portant sur rien de solide, s'irrite si on a l'air de ne pas croire à tous ses prétendus droits, à son infaillibilité; elle ne veut pas laisser faire le dépouillement de ses dogmes (créances véreuses), mais pour donner le change, elle crie bien haut que, forte de l'appui de Dieu, sa puissance est indéfinie, qu'elle triomphera de tous les obstacles, qu'elle terrassera tous ses ennemis, y compris ceux qui par leurs soupçons et leur propos, cherchent à nuire à son crédit; mais si elle se sent si forte, pourquoi est-elle toujours cachotière, tandis que les gens forts et braves ne craignent pas de marcher droit, de se montrer, et de lutter contre des adversaires qu'ils sont sûrs de vaincre. L'Eglise n'agit pas de même, elle a bien soin de soustraire ses dogmes aux investigations des indiscrets en les enveloppant de couvertures impénétrables dites des mystères; cela n'annonce ni force ni droiture,

Les instincts humains semblent condamner la doctrine catholique; ainsi Dieu a donné à l'homme l'instinct d'une vie future et celui d'une divinité régissant le monde, récompensant le bien et punissant le mal; il lui a, en outre, donné tous les instincts nécessaires à son existence

à celle de sa famille et à l'organisation des sociétés ; mais il ne lui a donné aucun instinct pour les dogmes du catholicisme. On remarquera qu'aucun des instincts de l'homme ne choque la raison, parce qu'elle comprend qu'ils sont naturels et nécessaires ; tandis que les dogmes de l'Eglise romaine choquent sa raison et ses instincts. Si Dieu, qui est la prévoyance même, avait jugé ces dogmes nécessaires à l'humanité, il lui en aurait certainement donné l'instinct afin de préparer sa raison à les accepter et il n'aurait pas laissé à l'Eglise romaine seule le soin de les promulguer. Nous voyons que Dieu, en donnant à l'homme un vague instinct religieux, n'a pas jugé convenable de lui donner une religion toute faite ; mais il a voulu qu'il s'y formât lui-même peu à peu par son libre arbitre, aidé d'abord par des hommes inspirés, puis par Jésus-Christ, et maintenant par les communications spirites. Nous ne parlerons pas des mortifications, jeûnes et abstinences que l'Eglise impose au corps humain, dont on ne comprend pas l'utilité pour l'âme ; on ne peut les considérer que comme des exercices destinés à assouplir l'humanité pour la soumettre à la sévère discipline de l'Eglise.

EDUCATION CONGRÉGANISTE. — Un des principaux objectifs de l'Eglise romaine est de s'emparer de l'éducation de la jeunesse dans le but de la façonner selon sa doctrine. Examinons son enseignement : Quant à celui des écoles primaires, frères et religieuses s'en acquittent convenablement ; les enfants y sont bien soignés, traités avec douceur et affection par leurs maîtres ou maîtresses qui remplissent leurs fonctions acceptées par vocation, avec le zèle et la conviction d'un devoir religieux ; cela se comprend de gens tenus par une rigoureuse discipline, qui n'ont pas de familles à soutenir, et qui attendent leur récompense dans la vie future. Il en résulte que les écoles congréganistes coûtent moins que les écoles laïques. Les congréganistes, tous célibataires, reportent sur leurs jeunes élèves ce besoin d'affection pour les enfants si naturel au cœur humain ; tandis que chez les gens mariés il est en partie absorbé par leurs propres enfants. On peut donc dire que l'éducation congréganiste est bonne pour les écoles primaires où la mémoire joue un rôle plus grand que le jugement ; mais que son seul inconvénient est d'inculquer aux enfants des idées cléricales qui en partie remontent aux parents, ce qui tend à éloigner les populations du progrès libéral.

Il n'en est pas de même pour l'enseignement secondaire des congréganistes ; comme il est fait par des prêtres réguliers, les professeurs sont moins disponibles que les frères, parce qu'une partie importante de la journée ils sont occupés à remplir les devoirs compliqués de leur ministère ; les rapports qu'ils ont avec leurs élèves sont moins constants et moins intimes, mais ils sont généralement soigneux et

parfois affectueux pour leurs élèves. L'étude compliquée de la théologie, les longs exercices religieux qui leur ont été imposés ne leur ont pas laissé le temps nécessaire pour bien connaître les sciences qu'ils sont appelés à professer, surtout dans les hautes classes, ils sont sous ce rapport notablement inférieurs aux professeurs laïques qui ne sont admis qu'après de rigoureux examens. En outre, l'enseignement théologique plein de mystères, de raisonnements spécieux ou subtils explique mal le fond des questions, glisse sur un grand nombre, ou les traite plus habilement que exactement ; il inculque aux clercs des formules toutes faites où la mémoire remplace la raison. Il en résulte que dans leur enseignement les prêtres démontrent mal ; leurs explications sont souvent peu précises ou incomplètes ; ils tâchent de remplacer le jugement et la raison par la mémoire en faisant apprendre par cœur, à leurs élèves, des fables, des vers et même l'histoire dont ils n'ont jamais compris la philosophie. L'imagination et l'intelligence seront développées et tournées autant que possible vers le sentiment, la poésie, l'enthousiasme ou fanatisme religieux ; mais comme maintenant on tient beaucoup à l'étude des sciences exactes et naturelles, dans lesquelles les prêtres sont généralement peu versés, pour les professer, les congréganistes s'adjoignent des maîtres laïques ou quelques rares confrères spécialistes.

C'est ce qui fait que leurs élèves ont quelques succès lorsqu'ils se présentent au baccalauréat. L'enseignement littéraire préféré par les prêtres, comme développant mieux l'imagination et le sentiment que la raison et l'esprit d'observation, pourra mieux former des orateurs des écrivains, des métaphysiciens, des hommes d'esprit, de bonne compagnie et de relations faciles ; mais peu de gens studieux et pratiques parce qu'il leur manquera le goût de l'étude et l'esprit d'observation. Leurs études terminées, les élèves bien façonnés aux idées du clergé en resteront imbus, ils n'auront ni souci, ni connaissance de la vie matérielle ; pour peu qu'ils aient une certaine aisance, ils dédaigneront le travail productif considéré comme une punition et non comme un devoir ; ils se préoccuperont peu de leur avenir, comptant moins sur eux-mêmes que sur la providence, ils ne feront rien et attendront que la fortune leur arrive sans peine, soit par des héritages, soit par de brillants mariages, etc. Leur jeunesse se passera dans l'oisiveté, mauvaise conseillère qui les entraînera au luxe, au jeu, à l'immoralité, etc. Quelques-uns prendront les carrières politiques et administratives qui conviennent aux classes aisées, dont l'éducation première et la vie de relation sont plus soignées.

(A suivre.)

L'AMY.

REMARQUES A M. AMY. Monsieur, je lis avec beaucoup d'intérêt les articles de M. Amy. Il me semble cependant que dans la Revue du 15 janvier, votre collaborateur, qui dit d'ailleurs de grandes et utiles vérités, exagère quelque peu en parlant de la France qui « est en voie de tout perdre » et des Français qui croient « qu'en changeant la forme du gouvernement, tout marchera mieux : vaine illusion, qui les pousse vers une nouvelle révolution, où tout va de mal en pis. »

Je suis loin, certes, de penser que tout soit pour le mieux dans notre belle France. Mais est-ce une raison parce que tout ne va pas aussi bien qu'en le voudrait, de voir tout en noir, et de s'imaginer que tout croule lentement mais continuellement, que c'en est fait décidément de notre grandeur et de notre influence? Notre situation n'est pas tellement désespérée, qu'il faille, par anticipation, pleurer notre ruine définitive.

M. « Amy », si je l'ai bien compris, estime à une très haute valeur la liberté : liberté politique, liberté de pensée, liberté religieuse; dès lors, il devrait trouver que depuis notre grande révolution qui, la première, a proclamé la liberté de conscience pleine et entière, et la République de 1870, qui, après des luttes nombreuses et souvent angoissantes, a, non seulement proclamé mais réalisé cette liberté, les choses, en somme, n'ont pas toujours été de mal en pis. Et quant à ce qui concerne la pensée elle-même, et l'instruction, qui est comme l'outil de la pensée, est-ce que nous n'avons pas fait des progrès vraiment considérables depuis quelques années, grâce à la République qui, seule jusqu'à présent, a compris l'absolue nécessité de donner à tous les moyens de développer leurs facultés intellectuelles, et qui, dans ce but, a organisé un vaste système d'enseignement primaire? Et n'est-ce pas par là que nous nous mettrons au niveau, que nous dépasserons, je l'espère, sous plus d'un rapport, ce qui s'est fait jusqu'à ce jour dans les pays protestants que M. « Amy » place, avec raison, bien au-dessus des pays qui n'ont pas encore osé s'affranchir de la tutelle de l'Eglise et du pape infallibles? N'eussions-nous, par nos révolutions, conquis que ces deux choses : la liberté de conscience et l'instruction pour tous, nous aurions le droit de nous en féliciter grandement, et de conclure que tout ne va pas de mal en pis, que tout n'est pas perdu.

Parlant des protestants M. « Amy » s'exprime en ces termes : « Le libre examen en religion rend les protestants tolérants les uns pour les autres dans leurs divers rapports; ils discutent et supportent les contradictions sans aigreur ni violence; calmes et simples comme leur culte, ils dirigent avec équité et bon sens leurs affaires comme leur conscience; tous les ministres du culte sont nommés par le suffrage

universel ; le pouvoir vient d'en bas et non d'en haut ; cela prédispose les protestants aux gouvernements démocratiques. »

Voilà un tableau charmant, idéal et surtout idéalisé. Je cherche parmi les nations protestantes celle qui répond à la description ci-dessus, je ne la trouve pas. D'abord les protestants ne sont pas toujours tolérants les uns envers les autres ; ils se combattent, passionnément, par la parole et par la plume ; ils se sont même quelquefois servi d'armes plus efficaces, moins inoffensives, si du moins il en faut croire l'histoire. D'autre part, l'aigreur ni la violence ne sont pas exclues des discussions protestantes, pas plus que de toutes autres discussions.

Quant à assurer que « *tous* les ministres du culte (protestant) sont nommés par le suffrage universel », que « le pouvoir vient d'en bas et non d'en haut », c'est là une assertion qui ne manquera pas, sans doute, d'étonner singulièrement *tous* les protestants. Je ne sache pas, en effet, qu'en France, par exemple, ce soit le suffrage universel — des protestants s'entend — qui nomme *tous* les pasteurs. Serait-ce en Allemagne ? — Pas davantage. En Angleterre ? — Non plus, ni ailleurs encore. Et cependant M. « Amy » affirme que *tous* les ministres du culte sont nommés par le suffrage universel. Il était nécessaire de certifier une erreur historique aussi évidente.

Maintenant que les protestants soient prédisposés aux gouvernements démocratiques, cela est fort possible ; je dirai même que cela devrait être. Malheureusement, jusqu'à présent, les preuves de cette prédisposition n'abondent guère. On ne voudra pas, sans doute, nous donner la protestante Allemagne pour un modèle de démocratie, ni la protestante Angleterre non plus, ni même la Hollande, la Suède ou le Danemark. En sorte qu'ici encore, la vérité historique fait défaut.

Cela n'empêche pas, cependant, le principe protestant — le libre examen — d'être infiniment supérieur au principe catholique, qui est la compression de la pensée, de la science et de la conscience, au profit de dogmes qui sont au moins aussi absurdes que l'Eglise qui les impose est peu infaillible.

J'espère, M. Leymarie, que vous voudrez bien insérer ces quelques mots de rectification et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments dévoués.

D^r METZGER, 24 janvier 1887.

RÉPONSE A L'ORIENTATION DU SPIRITISME

(Suite. Voir la Revue du 15 janvier 1887.)

Ne perdons pas de vue que ce que je dis du libre-penseur ne s'applique qu'à la majorité et que je reconnais d'heureuses exceptions.

Les hommes les plus éclairés, les plus sages, les plus dignes de confiance, les plus recommandables, ceux dont l'esprit est le plus élevé ont tous une religion, et quand je plaide ici la cause de la religion je suis en communauté d'idées avec ces hommes éminents; j'affirme ce qu'ils affirmeraient eux-mêmes. Mais il faut bien s'entendre sur le sens de notre religion. Dans un récent article, M. Fauvety a défini la religion exactement comme je l'avais fait moi-même autrefois. Merci à notre F. E. S. pour le bonheur qu'il m'a donné quand j'ai lu cet article. Seulement je ferai observer que la religion s'applique plus particulièrement à nos rapports avec Dieu, mais ces rapports sont liés étroitement à ceux que nous devons avoir avec les êtres qui nous sont supérieurs, avec nous-mêmes, avec nos égaux, tant morts que vivants, avec tout ce qui est au-dessous de nous dans la nature.

Celui qui ne pratique aucune religion n'a pas le droit de dire : je suis un honnête homme, car pour mériter ce titre il ne suffit pas de s'abstenir du mal, il faut encore faire le bien quand on le peut. Or la religion nous prescrit de prier pour nos frères désincarnés, s'ils ont besoin de prières. Si vous négligez ce devoir, je ne vous reconnais pas pour honnête homme.

Tous les peuples civilisés ont adopté cette règle qu'ils ont le droit d'aller coloniser les pays habités par des sauvages, de s'emparer de leurs terres, de les mettre en tutelle ou protectorat, pour les civiliser ou les faire disparaître au besoin. Parmi les traits qui distinguent le civilisé du sauvage, c'est que le premier a une ou plusieurs religions, tandis que tous les sauvages ne jouissent pas de ce bienfait.

Si la libre-pensée vient à triompher en France, et elle est bien près d'en arriver là, notre belle patrie sera un pays à coloniser; M. de Bismark n'aura pas besoin de dire : la force prime le droit, car tout peuple civilisé, ou qui prétend l'être, a parfaitement le droit de prendre sous sa protection, après l'avoir conquis, le pays non civilisé, comme doit être considéré celui où règne la libre-pensée (1).

Ce que je viens d'écrire n'est point un paradoxe. Nos voisins d'outre-Rhin n'ont pas attendu mon avis pour former de pareils projets.

Voyez à quels désastres peut nous conduire le triomphe de la libre-pensée.

Les libres-penseurs sont, sans qu'ils s'en doutent, les souteneurs du

(1) C'est adopter entièrement cet axiome leuton : *La force prime le droit*; or M. de Bismark et son école sont partisans de la libre pensée, ce sont des positivistes purs. En vertu de la théorie de M. Greslez, un état tel que la Russie, dans lequel le Czar est pape-roi, doit forcément s'emparer de l'Allemagne positiviste et libre-penseuse. Cette argumentation de M. Greslez pêche par la base et clot la discussion qui ne peut se continuer sur ce terrain instable.

cléricalisme et des maux qu'entraînent les vieilles religions, car un des plus puissants moyens de soutenir une chose mauvaise, c'est de chercher à la remplacer par quelque chose de pire encore.

Quand j'ai écrit mon article sur les plaies du spiritisme, je n'y ai pas compris la libre-pensée; j'étais loin de supposer que des spirites chercheraient à frapper notre doctrine d'une plaie aussi funeste; il incombe aux vrais spirites de la signaler et de combattre le mal.

A. GRESLEZ.

RÉPONSE AUX SPIRITES MATÉRIALISTES

(Suite) Voir la revue du 15 janvier 1887.

Mais au lieu de cette affirmation radicale — qui peut-être n'est, comme d'autres, qu'une opinion personnelle — j'eusse préféré que M. de Rienzi nous expliquât clairement en quoi un rationaliste se distingue d'un spiritualiste. Oh ! je sais bien qu'il nous dit que « le spiritisme spiritualiste rallie tous les esprits naturellement enclins à la religiosité, au mysticisme, à l'idéale conception divine. » Mais ce sont *tous ces mots* précisément qui auraient besoin d'être expliqués : on en use et on en abuse tant contre ceux qui ne pensent pas comme on pense soi-même, que j'avoue ne pas reconnaître, de prime abord, si M. de Rienzi, qui croit à une justice éternelle, à un progrès sans fin, qui verrait « une immense injustice » dans le naufrage du « perfectionnement moral » de « l'homme sage et honnête », etc., est un esprit naturellement enclin à la religiosité ou au mysticisme. En tout cas il le semblerait, car un mystique ne parlerait pas autrement.

Je ne puis pas davantage savoir, à première ni même à seconde vue, si un homme qui se met à l'étude des phénomènes spirites, est un homme « à l'instinct positif et scientifique, une intelligence avide de certitudes et non de rêveries ». M. A. R. Wallace, par exemple, appartient-il à la première ou à la seconde catégorie ? Quand il expérimente, observe, examine, il semble bien qu'il est de ceux qui sont avides de certitudes; mais quand il dit ces paroles citées par M. de Rienzi : « J'étais un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une *existence spirituelle*, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force », quand il dit cela, ne semble-t-il pas qu'il entre dans le domaine de la religiosité et du mysticisme ? Car il laisse entendre que désormais il y a place dans son esprit *pour autre chose que la matière et la force*, et d'ailleurs ne parle-t-il pas « d'*existence spirituelle* ? » J'ai cité Wallace de préférence à d'autres, pour montrer d'au-

tant mieux combien il importe de définir clairement ce qu'on veut, au lieu de se contenter de généralités plus ou moins commodes que convaincantes.

« Le spiritisme matérialiste, nous dit-on encore, en ne se basant que sur un principe *universellement* et scientifiquement admis, la matière, en n'ayant recours qu'à la seule logique des choses, en ne sortant pas du domaine expérimental quant aux affirmations, amènera certainement à la cause tous les hommes sincères, tous les chercheurs indépendants, tous nos ennemis d'aujourd'hui. » Ainsi la matière, principe universellement (?) et scientifiquement admis, la seule logique des choses, le domaine expérimental, seul, quant aux affirmations et moyennant ces trois choses, *seules*, prônées par nous, *tout le monde viendra à nous*.

Nous l'avons dit déjà et nous le répétons, M. di Rienzi affirme bien des choses qui ne sont pas du domaine expérimental; ainsi la justice éternelle, le progrès sans fin, et surtout cette idée, qu'il nous suffira de nous en tenir aux *trois règles* ci-dessus mentionnées, pour attirer à notre cause tous nos ennemis d'aujourd'hui. *Pour une réverie, en voilà une réverie!* Quoi! M. W. Crookes fait les expériences que vous savez, il ne parle ni d'esprits, ni d'immortalité, ni de spiritualité, ni de justice éternelle, ni de rien de semblable; il est mille fois plus scientifique et plus positif que M. di Rienzi qui cependant ne l'est pas peu, et l'on se moque de lui, et on le conspue, et on s'éloigne de lui comme d'un pestiféré, et vous croyez qu'il nous suffira, à nous, pauvres pigmées, d'affirmer trois choses. d'écarter quelques idées mystiques, selon vous, pour triompher de nos ennemis! Mais si cela était, la division des spirites en rationalistes et en spiritualistes, division dont vous nous vantiez l'utilité, il y a un instant, serait une chose déplorable, et il faudrait faire l'impossible pour nous rendre tous *rationalistes*; car plus nous le serions, plus vite nous aurions la victoire!

« Personne encore ne connaît la véritable nature de la matière » dont « la théorie divise très fort les néantistes eux-mêmes ». Cependant entre les deux hypothèses, *âme et matière*, d'une part, et *matière* de l'autre, M. di Rienzi « préfère s'arrêter à la seconde qui s'appuie sur une chose *connue* ». Contradiction! Vous dites d'abord que la matière n'est pas connue, puis vous affirmez que c'est la *chose connue*. De toute manière, *cette chose connue* renferme donc, suivant votre propre aveu, *une bonne dose d'inconnu*, sans compter qu'elle n'est *connue*, en tant qu'elle l'est, que par *ce* que nous nommons *l'esprit*. Maintenant que l'esprit lui-même soit « une matière ou substance éminemment raffinée qui, en vertu de propriétés exquisés commande à la matière nue », c'est possible; je n'en sais rien. Mais que devient,

je le demande encore, l'esprit scientifique, positiviste, avec toutes ces imaginations, toutes ces rêveries, qui ne reposent sur *rien de positif ni de scientifique*? Est-ce que la matière, si subtile, si raffinée, avec toutes les propriétés exquises que vous voudrez, vous a jamais montré *vie ou intelligence*, sans l'intervention de quelque chose qui n'est pas elle, ou qui du moins échappe à toute analyse? Non. Eh! bien alors? Alors nous sommes toujours aux *rêveries* que M. di Rienzi a si fort en horreur.

Les a-t-il vraiment en horreur? Décidément, je commence à croire le contraire, car voici ce qu'il dit encore : « Ne m'est-il pas permis de croire que toutes les facultés de la *matière animique* ne sont pas autre chose que des propriétés acquises par la progression constante de la matière? » Certes oui, lui dirons-nous, cela vous est permis, comme il est permis aux autres de croire en Dieu et en l'âme non matérielle et en beaucoup d'autres choses. Mais qu'est-ce qu'un *esprit qui croit* a de commun avec une *intelligence avide de certitudes*? Et où avez-vous trouvé que la matière progresse constamment? Qu'est-ce que le progrès de la matière? Trouvez-vous que la boue que nous foulons aux pieds, ou que la mélinite qui foudroie les bataillons, soient en progression sur la matière du soleil, ou sur celle des nébuleuses en voie de formation, ou sur l'éther interstellaire? Ne semblerait-il pas plutôt que la matière cosmique à l'état d'extrême diffusion où nous la connaissons — si nous la connaissons! — dût être plus avancée que toute autre, puisqu'elle se rapproche de ce degré éminent de raffinement que vous donnez à l'âme? La question est insoluble actuellement, je le reconnais, et j'en conclus que nous n'avons pas le droit, *si ce n'est comme rêveurs*, de parler de la matière constamment progressive.

Sans doute, il peut y avoir, comme le pense M. di Rienzi, entre le 4^e état de la matière, découvert par W. Crookes, un 5^e, un 6^e, un 10^e; il peut même y en avoir un 20^e, un 100^e; il peut y en avoir à l'infini, je n'en sais rien. Mais il me semble qu'avec *toutes ces possibilités et toutes ces conceptions idéales*, nous tournons de plus en plus le dos aux « intelligences avides de certitudes et non de rêveries. »

« L'esprit étant, selon nous, la manifestation de la matière animique, tant qu'elle subsistera, l'esprit se manifestera. » — « Or, nous savons la matière animique immortelle, donc... » Très bien. Mais la première partie de la phrase renferme une hypothèse, une « opinion personnelle » : « l'esprit étant *selon nous*. » Nous ne savons pas si vraiment l'esprit est la manifestation de la matière animique; nous ignorons même ce qu'est la *matière animique*, et, par conséquent, il ne nous est pas permis de conclure à son immortalité : ainsi l'affirmation qui découle du second membre de phrase est loin, bien loin, d'être scien-

tifiquement, positivement prouvée, au moins dans la forme où nous la présente M. di Rienzi.

Les mêmes doutes existent en ce qui concerne « *l'élément matériel imparticulé* » que nous appelons âme, et qu'on ne peut pas définir. L'essentiel, suivant notre ami, serait que « cet élément persiste et soit immortel. » A notre avis, l'essentiel serait que *cet élément existât*, et nous n'en avons aucune preuve, si ce n'est l'affirmation de M. di Rienzi, affirmation qui, malgré son importance, ne saurait suffire à une intelligence avide de certitudes.

N'oublions pas toutefois que l'opinion de notre ami est « basée sur la logique et la raison. » La logique et la raison ? Quelle logique et quelle raison ? La logique universelle ? La raison universelle ? Mais la raison de l'un n'est pas celle de l'autre. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : tous les matérialistes, — pour ne rien dire des spiritualistes qu'on récuserait — parlent au nom de la raison, de la science. Sont-ils d'accord entre eux ? Non, il y a autant de systèmes que de matérialistes. Dire donc qu'on parle au nom de la raison ou de la logique, c'est ne rien dire du tout, chacun de nous se persuadant assez volontiers que lui seul a *raison*, suivant cette définition humoristique de B. Franklin : *L'orthodoxie, c'est MA doxie ; l'hétérodoxie, c'est VOTRE doxie, ou autrement : La raison, c'est MA raison ; la déraison, c'est VOTRE raison.*

De tout ce qui précède, il résulte que si « le spiritualisme tout entier, sauf la survivance de l'âme, est, comme l'assure M. di Rienzi, une immense hypothèse plus religieuse que scientifique », l'immortalisme, qui devait être une chose positive, scientifique, est, lui aussi, une immense hypothèse ou une série d'hypothèses que nous ne pouvons absolument pas vérifier. Et dès lors, je ne vois pas ce que son acceptation nous ferait gagner. J'en attendais quelque lumière nouvelle, ne fût-ce qu'une *parcelle imparticulée* », mais... rien... rien !

Reste la question de Dieu, au sujet de laquelle M. di Rienzi me fait dire que je lui reproche de « repousser le mythe menaçant et justicier du spiritualisme. » Mais pas du tout. Je ne reproche rien. Je constatais simplement que M. di Rienzi, d'une part, assure qu'il n'est pas athée, tandis que, d'autre part, il parle du *mythe* menaçant, etc. Et cette constatation, je ne la faisais que pour signaler ce qui me paraissait une flagrante contradiction dans la pensée de M. di Rienzi, contradiction qui tombe aujourd'hui ; car si, dans sa lettre à M. Laurent du Faget, M. di Rienzi disait qu'il n'est pas athée, et si au Congrès de Lille, il parlait de *mythe menaçant*, etc., c'est-à-dire *n'ait Dieu*, il confirme, dans sa réponse, et renforce sa négation par ces mots : « La divinité, certainement je la repousse. » Repousser la divinité, c'est bien, n'est-

il pas vrai, se déclarer athée ? Ou alors, je ne sais plus ce que parler veut dire. Cependant, M. di Rienzi, craignant probablement d'avoir été trop radical, revient sur la question un peu plus loin, et nous met dans un nouvel embarras, en nous disant qu'il garde « le silence sur la cause première. » Ne serait-ce pas ici une nouvelle contradiction ? En effet, repousser Dieu, comme on le faisait tout à l'heure ; tout attribuer à la matière comme on l'a fait plus haut, ce n'est pas garder le silence sur la cause première, c'est résoudre la question par la négation. Est-ce donc que, décidément, les immortalistes vont faire abstraction de la Divinité, la reléguer dans un oubli d'où elle ne sortira plus ? Non pas, car « la plupart de nous gardent au fond de l'âme ce besoin d'adoration, ces élans d'amour vers d'autres mondes, vers d'autres cieux, vers une immuable justice », et « l'âme a le droit de se forger un idéal que nous appelons, nous, la Vérité Eternelle. » Mais ce dernier paragraphe — *in caudâ venenum* — est une autre négation, puisque cette *Vérité Eternelle* est une création de notre âme, et non une chose existant par soi.

Et maintenant quelle sera, quelle pourra être la conclusion de cette trop longue analyse ? C'est que l'immortalisme qui paraissait devoir nous apporter de la science, de la raison, etc., ne nous présente que des opinions personnelles, des hypothèses, des contradictions, du mysticisme même et de la religiosité, d'où il nous est impossible de rien tirer de précis ; toutes choses, d'ailleurs, qui ne datent pas précisément d'hier et ne nécessitaient en aucune manière la création d'une nouvelle école.

Ah ! si l'on avait ajouté — au lieu de retrancher — la plus minime obole à nos *richesses spirites*, une seule idée ou un seul fait pouvant agrandir ou élargir le cercle de nos connaissances, de nos certitudes, nous eussions des deux mains applaudi à la tentative de nos amis. Mais comment voulez-vous que nous vous suivions sur le terrain vague et mouvânt où vous vous engagez ?

Ce qui n'empêche pas, bien entendu, que nous sommes, autant que vous, les adversaires décidés, *irréconciliables*, de tout ce qui tendrait à faire du spiritisme une Eglise fermée, ayant ses dogmes infaillibles et absolus, *des dogmes dont l'acceptation serait de nécessité de salut. La libre recherche* dans le domaine des faits, *la libre pensée* dans l'application des faits, voilà quelle sera toujours notre devise. Et là-dessus, nous serons, je pense, tous d'accord.

Mais gardons-nous, gardez-vous, amis, de traiter de rêveurs, d'illuminés, d'intelligences en retard, ceux qui n'entendent pas les choses comme nous les entendons, comme vous les entendez ; car, en dehors des faits proprement dits, nous sommes tous, vous êtes tous nécessaire-

ment, *des rêveurs, des faiseurs d'hypothèses* (1), ainsi que cela ressort surabondamment de cette longue analyse, qui n'a pas d'autre but que d'établir clairement *cette vérité* aux yeux des immortalistes et de ceux qui seraient disposés à croire qu'ils sont, plus que nous, avides de certitudes.

Veuillez agréer, Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments dévoués.

3 janvier 1887. D. METZGER, 101, rue Nollet.

Nota. — M. Di Rienzi nous envoie une réponse à M. Metzger.

CONFÉRENCE DE M. PONSSOT

Messieurs : L'accueil libéral et sans parti-pris, que la *Revue spirite* fait à toutes les idées qui touchent au spiritisme m'engage à vous adresser ce qui suit :

Dans le numéro du 1^{er} janvier 1887, M. Vignon parle de la conférence sur Dieu, de M. Ponsot, à la Société parisienne des études spirites; il rappelle, avec sa vigoureuse et sympathique franchise qui le fait estimer de ses adversaires et de ses amis, qu'il a pris part au débat, pour soutenir M. Ponsot.

Ayant, de mon côté, pris la parole dans cette conférence, je viens, si vous voulez bien me le permettre, rétablir la discussion avec suite, telle que je l'ai entendue.

Selon M. Vignon, M. Ponsot a traité la question de Dieu en savant : En effet le conférencier s'est posé tel, en disant : Je ne crois pas à une direction supérieure pensante et intelligente, parce que vous ne pouvez me prouver *scientifiquement* qu'elle existe. Ce qu'a produit l'idée de Dieu aurait été néfaste toujours et partout, et, à l'appui de son dire, il citait Néron et l'incendie de Rome, Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy, Loyola et les auto-dafés, Louis XIV et les dragonnades, etc., etc. « Ce Dieu si nécessaire à la bêtise humaine », comme l'écrit M. Vignon, est, d'après M. Ponsot, la semence et la source du mal.

Ces messieurs affirmaient que la croyance à un Dieu, à une direction supérieure, intelligente, pensante (le mot ne fait rien à l'affaire), est bonne tout au plus pour un peuple enfant, et les personnes peu

(1) Note: car toute explication d'un fait, est plus ou moins hypothétique et cependant notre esprit a besoin de *s'expliquer* les choses; de remonter aux causes et de descendre aux conséquences. Nous pouvons nous tromper, nous nous trompons souvent, mais nous ne renonçons jamais à percer les ténèbres qui nous environnent : notre intelligence a soif de lumière et de vérité.

avancées, qui ont besoin d'un soutien idéal et mensonger; la froide raison, la science du vrai, qui rendent l'homme fort, n'ayant pas encore trouvé place dans leur intelligence bornée.

M. Metzger, avec sa logique habituelle, a fait justice de cette prétendue influence néfaste, et de cette peur ridicule; il ne reconnaît pas à l'athée le droit de se dire plus honnête, plus dévoué au bien, au vrai, à la justice, que celui qui croit à une direction supérieure.

Il insista sur ce fait que *pas un savant* ne sait *scientifiquement* ce qu'est la matière; que pas un savant ne peut expliquer le commencement des choses. Pour rendre plus évidentes ces raisons, je lus à MM. Ponsot et Vignon l'aveu suivant de l'illustre physiologiste Claude Bernard : « Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes ».

Comment, ai-je dit à ces messieurs, vous vous dites spirites, vous parlez au nom de la science? et vos affirmations sont anti-scientifiques, anti-spirites!...

L'histoire dit au savant qui l'interroge, que les grands hommes vraiment dignes de ce nom, les illustres pionniers du progrès, du bien, du beau, du vrai, ont cru, enseigné, affirmé que l'harmonie qui règne dans l'univers est une preuve absolue, irrécusable d'une direction supérieure intelligente et pensante, et je rappelai ces paroles de Montesquieu : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents? » Ceux qui, à l'inverse d'Hœckel qui nie Dieu et des lois, nous disent avec M. Ponsot : Je ne crois pas en un Dieu, mais je crois à des lois », je répondrai : qui a fait ces lois?

Ils sont légion, ceux qui ont affirmé la divinité; Socrate, Platon, Aristote, Jésus, Jeanne d'Arc, Bayard, Christophe-Colomb, Galilée, Copernic, Rabelais, Raphaël, Michel-Ange, Buffon, Voltaire, Diderot, J.-J.-Rousseau, Francklin, Vincent de Paul, Fénelon, Newton, Robespierre, Cuvier, Lamarck, Agassiz, Lamennais, Victor Hugo, Garibaldi, Chevreul, Pasteur, etc., etc., ne sont pas des ignorants et des peureux, j'imagine, nous voulons être reçus dans leurs rangs.

Ah! les peuples jeunes, enfants, misérables croient seuls à une direction supérieure intelligente dans le monde? L'histoire dit le contraire; chez les peuples les plus civilisés, les plus intelligents, la croyance à cet idéal mensonger est affirmée avec le plus de vigueur; Rome et Athènes, au moment de leur plus grande splendeur ont énergiquement insisté sur l'existence de Dieu? Et lorsque l'abus de la

force, de l'orgueil, leur donna la décadence et la décrépitude, alors seulement ils nièrent ou travestirent la divinité.

Aux Etats-Unis et pendant la Révolution de 1789, l'affirmation d'une direction supérieure intelligente fut proclamée publiquement avec une grandeur, une ardeur admirables pour le bien, le beau et le juste.

Telle est l'histoire. Je vous souhaite, messieurs, de ressembler à ces peuples enfants; non, vous ne pouvez être spirites et nier une direction supérieure intelligente.

Les esprits affirment qu'il y a une direction supérieure intelligente, pensante, *affirmation* sur laquelle ils sont d'accord, partout où le spiritisme et le spiritualisme moderne ont pénétré. Nos immortalistes savent bien que je n'ai jamais été un fanatique, et se rappellent que, bien souvent les devançant, j'ai combattu la croyance aveugle à ce que les esprits nous disent dans leurs communications; j'ai combattu aussi certaines théories que le maître vénéré n'a pas eu le temps de redresser, certaines affirmations hasardées, inévitables dans l'enfancement du spiritisme. J'ai donc le droit de dire ceci : Si Dieu n'existe pas, le spiritisme est *une vaste fumisterie, une force sinistre*, car il faut être logique avant tout.

Or, messieurs, si vous croyez aux esprits, à leurs communications, vous admettez bien que, si en revenant à l'erraticité ils n'acquièrent pas de ce fait, la vérité et la science; ils ne rétrogradent pas et sont mieux placés que nous, pour en acquérir une bonne partie.

Si vous croyez à la bonne foi des médiums, ou bien les esprits qui affirment la divinité sont des farceurs ou des idiots puisqu'ils enseignent sans cesse qu'il y a une direction supérieure dans le monde, ou bien les médiums sont des fourbes ou des hallucinés, puisqu'ils écrivent et nous transmettent cette affirmation (1).

Spirites, immortalistes, sortez de ce dilemme, logiquement et scientiquement, bien entendu : je ne veux pas d'hypothèses; avec elles on a toujours raison *auprès des ignorants*.

Si les athées *me prouvaient* qu'ils ont raison, le spiritisme ne serait qu'une immense fumisterie, une colossale duperie; avec les médecins et les journaux je demanderais la création immédiate de maisons de fous pour y enfermer les spirites et les immortalistes. Arrêtons ce mal,

(1) Nous ferons remarquer, pour être justes, que nous avons eu des esprits dont l'affirmation, cent fois renouvelée, ne reconnaissait pas l'existence de Dieu; beaucoup, parmi ces derniers, affirmaient une direction supérieure intelligente, et point dans le sens absolu que lui prête M. Bouvery. M. Vignon nous affirme qu'il croit à un principe actif *qui meut*, dans lequel, est immergée la matière ou le principe passif *qui est mu*; ce principe passif servant à former tous les corps plastiques existant dans l'univers. M. Vignon se défend d'être athée et déclare avoir été mal compris.

dirai-je, il grandit et le laisser agir c'est l'effondrement irrémédiable de l'intelligence humaine (1).

(1) *Nota.* — Ce semble, M. Bouvery jette le manche après la cognée; que cent, que mille spirites pensent autrement que lui sur le principe qui meut, ou sur la direction supérieure intelligente (*ce qui est exactement identique*), ce fait de libre-pensée n'offre point le danger que lui suppose notre ami et F. E. S. Personne parmi nous ne voulant jouer au Torquemada en appelant le bras séculier à son secours, de concert avec des médecins, faméliques et des journalistes surmenés qui se font la main sur le spiritisme changé en tête de turc, il est évident que M. Bouvery a laissé parler sa plume et n'a point fait appel à la pure et simple raison, en écrivant sa dernière plainte contre M. Vignon, et M. Ponsot. Puisque sur Dieu naissent des discussions passionnées, chacun voulant avoir raison, tandis que nous avons à nous réformer nous-mêmes et à connaître tant de choses essentielles à la bonne conduite de la vie, comment faut-il comprendre Dieu, si diversement interprété, et à quelle interprétation s'arrêter?

Faut-il le représenter, avec une belle barbe blanche, assis sur un trône d'or, la foudre à la main comme Jupiter, Junon à ses côtés, dans un ciel d'or constellé? Faut-il comme Timée de Locres, Platon et Proclus, faire des traits sur l'âme universelle nommée âme du monde dans l'antique mythologie et ses métamorphoses? Faut-il le représenter comme dans le système égyptien, par des formes empruntées aux animaux et aux plantes? Faut-il comme les Chaldéens, les Perses, les juifs et les chrétiens, opiner pour les astres animés conduits par des intelligences, des anges qui meuvent les corps célestes et règlent leur promenade dans l'infini? Faut-il avec Pline dire que le monde ou le ciel, qui embrasse tous les êtres dans ses vastes flancs, est un Dieu éternel, immense, qui n'a jamais été produit et ne fut jamais détruit? et Pline, parmi les anciens, le plus savant des naturalistes et des philosophes professait que le monde travaillait éternellement en lui-même, étant l'ouvrier et l'ouvrage en même temps, et cause universelle de tous les effets qu'il renferme. Avec la plus haute antiquité indoue et égyptienne, faut-il dire que rien n'existe hors de Dieu qui est la nature elle-même, qui est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera? La doctrine du *grand Dieu*, hors duquel on ne doit pas en chercher d'autres, est-elle appropriée à l'être éternel, immense et sacré, cause première, qui contient en lui la création continue? Mais cette doctrine remonte au *grand Pan* des Egyptiens et *Pan* était pour eux l'expression symbolique de la force féconde, de la nature universelle. Cette même doctrine remonte au Dieu Vichnou que les Indous confondent parfois avec le monde lui-même, parfois comme fraction de la triple force dont la force universelle est composée; Vichnou porte l'univers dans son sein, et ce qui se manifeste à nos sens, n'est autre que sa forme extérieure, et cet être infini ne peut être séparé de cet univers, car il est tout, et tout est en lui. C'est le grand Demiourgos, le sublime ouvrier qui ne peut être séparé ni distingué de son ouvrage.

Qui voit le monde, voit Dieu, ou Brahma, ou le grand Pan, ou l'Univers-Dieu, ou Jupiter ou Hercule, etc., etc.

En somme, l'homme manquant de moyens pour peindre la divinité, exprime, dès le début, la force de la nature qui n'a point d'altération dans ses forces et point de vieillesse, par des images aussi faibles que sa petite personne, conséquemment, il choisit, au début, le lion, ou l'homme-hercule comme expression de la force du monde; il abaisse la divinité à son niveau pour chercher à deviner la cause puissante qui fait jouer tous les ressorts de la nature, cette dernière, à l'encontre de l'homme qui sort de la poussière pour y entrer en tant qu'organisme, restant seule avec ses formes, sa puissance, et formant de nouveaux êtres avec les débris des êtres décomposés par la mort.

Enfin, faut-il avec les Atmistes (et M. Vignon qui en est un nous donne son programme), croire qu'il importe énormément de savoir si le Dieu des religions a une forme déterminée? Le nœud de la question qui soulève tant de discussions étant là, tout entier, un dilemme s'impose, nous dit M. Vignon, qui logiquement veut avoir

Excusez la longueur de cette lettre; il faut, comme votre prévoyante sagacité le demande, que chacun dise son avis sur cette grande et capitale question de la croyance en une direction supérieure, depuis quelque temps attaquée avec véhémence, ce qui jette le trouble et la division parmi les spirites; ayant combattu ardemment la nouvelle école, je donne mes observations, respectant les personnes, en combattant leurs principes et leurs théories. J. BOUVÉRY.

Correspondance de Lacordaire avec Madame Swetchine (extrait).

Flavigny, 29 janvier 1853

Avez-vous vu et entendu parler des tables ?

« J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu *et fait* parler.

raison, et le voici : « 1^o Ou bien le dieu des religions a une forme, et dans ce cas ce « dieu est un dieu limité, c'est un être personnel, lequel, comme tous les êtres personnels, est dans l'impossibilité de se trouver PRÉSENT, au même instant, dans « tous les points infinis de l'espace infini.

« 2^o Ou bien le dieu des religions n'a pas de forme, c'est-à-dire n'a pas de limites, « et dans ce cas, ce dieu est la négation absolue de toute idée de personnalité individuelle, consciente, agissante, toute-puissante, libre et présente dans toute l'intégrité « de son être dans tous les points infinis de l'espace infini.

« Voilà le dilemme dans toute sa simplicité et puissance, auquel les rhétoriciens « de tous les temps, malgré leur verbiage intarissable, et leurs arguties, ont été « impuissants à répondre clairement et nettement.

« Une chose est, ou elle n'est pas. Ou dieu-personne est, et dans ce cas, ce dieu est « LIMITE; ou ce dieu-personne n'est pas, et dans ce cas toutes les sensibleries et « tous les préjugés respectables de ce monde, n'empêcheront pas qu'il reste ce qu'il est : « CONTRAIRE AU SENS COMMUN ».

Un autre argument est présenté, le voici : « Les théologiens observent que Dieu « étant infini, l'espace ne peut pas être infini. Or, l'idée de deux infinis coexistants « étant absurde, nous répondrons au théologien : L'idée de l'espace infini résiste à la « contradiction, ELLE EST INCONTESTABLE. Messieurs les théologiens, tirez-vous « d'embarras ». L'argument est serré, s'accorde avec le dilemme posé plus haut par M. Vignon; il est essentiel d'y répondre par des raisons, non par des phrases sentimentales et des objurgations plus ou moins volientes, ci saplusion calme et sage, patiente, étant préférable aux paroles inutiles.

La manière d'interpréter les mots a toujours soulevé les plus violentes colères, secoué les empires, attiré de longues et terribles guerres entre les peuples; il est donc prudent de s'entendre sur les mots. Les spirites qui ne doivent parler et agir qu'avec réserve, sauront en conséquence, étudier le mot *Dieu* avec modération, soumettront leurs objections avec calme, se feront un devoir de respecter leurs frères, en les forçant par des arguments rationnels et scientifiques, à s'entendre sur ces quatre lettres qui ont tant divisé les hommes, rendu le frère ennemi du frère, la mère du fils, le citoyen de la loi qui lui imposait arbitrairement une croyance absurde. Nous le répétons, nous avons à nous réformer nous-mêmes, à connaître une foule de choses essentielles, utiles dans la vie, et nous avons horreur des discussions byzantines, qui divisent, ou bien de faire, de nous tous, un faisceau résistant capable de nous garantir de toute tendance au mal et à l'égoïsme.

P.-G. LEYMARIE.

« Elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et le présent.

« Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit *aux esprits* un phénomène très vulgaire et très pauvre.

« De tout temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer *avec les esprits*.

« Seulement autrefois, on faisait mystère de ces procédés comme on faisait mystère de la chimie

« La justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une forme populaire.

« Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : *le monde des corps et le monde des esprits*.

« Il est probable que ce développement parallèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera un jour le règne de l'antéchrist, ou, l'on verra, de part et d'autre, pour le bien et le mal, l'emploi d'armes surnaturelles et de *prodiges effrayants* :

« J'en conclus pas que l'antéchrist soit proche, parce que, les opérations dont nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce qui se voyait autrefois.

« Les pauvres incrédules doivent être assez inquiets de leur raison, mais ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie foi...

« LACORDAIRE. »

L'opinion du célèbre prédicateur conférencier sur les phénomènes de l'ordre psychique, question si controversée aujourd'hui, n'est pas sans intérêt pour qui se livre à cet examen. Puisque Lacordaire acceptait ce fait, il est permis de le discuter.

Ce phénomène, connu dès la plus haute antiquité, n'est ni vulgaire ni pauvre. Si l'église catholique a refoulé ces pratiques dans l'ombre à l'aide d'exécutions terribles, c'est par la crainte de voir divulguer ce mode puissant de vérité que, seule, elle a voulu posséder pour dominer les esprits. A notre époque d'investigations, de critiques qui passent toutes les croyances au crible de la raison, les religions sont impuissantes à prouver l'immortalité de l'âme ; le phénomène spirite se il donne cette certitude, et répond à l'éternelle question du passé, du présent et de l'avenir de l'âme, en donnant des solutions rationnelles

qui satisfont les plus grands esprits, qui apaisent nos passions, et nous donnent les plus hautes notions de solidarité et de responsabilité.

De nouvelles voies sont tracées et la science les suivra pour mieux interroger ces phénomènes du spiritualisme moderne que Lacordaire traite de « *pauvres* » tandis qu'ils contiennent une mine précieuse, dans laquelle, les véritables chercheurs, puiseront à pleines mains pour faire rayonner des vérités « *vulgaires* » mais précieuses, consolantes et réparatrices de nos maux.

Le magnétisme et le spiritisme sauveront la société, lui infuseront un sang nouveau qui la purifiera et la renouvellera pour la rendre plus digne de ses hautes destinées. A. VÉRON.

PUISSANCE DU MAGNÉTISME

Je certifie qu'au mois de mai 1882, au lieu dit : la grève des maçons, boulevard de Montparnasse, un ouvrier s'est trouvé mal et est tombé par terre, comme frappé d'apoplexie,

On lui prodigua les soins usités en pareil cas mais on ne put le ramener à la vie ; 60 ou 80 personnes faisaient cercle autour de lui, lorsque M. Deboisouche vint à passer et demanda ce qu'il y avait : » « C'est un homme qui vient de mourir », lui répondit-on. Il fendit la foule, mit un genou par terre, et fit au moribond sur la région du cœur une longue insufflation; celui-ci ouvrit les yeux. Il le plaça sur son séant et lui appliquant ensuite une main sur la tête et l'autre sur l'estomac pendant quelques minutes, il acheva de le remettre.

M. Deboisouche en présence de la foule stupéfaite, dit à quelques agents de police qui le regardaient faire : le même accident se produit bien en moyenne 10 ou 15 fois par jour à Paris : les victimes qui reviennent à la vie restent le plus souvent affectées d'une maladie du cerveau et de la moelle épinière, d'où hémiplegie ou autres troubles selon les prédispositions organiques. Ce que je viens de faire est à la portée de tout le monde; c'est du magnétisme vital. En suivant l'exemple que je vous donne, en répandant ce moyen, vous éviterez à vos semblables de grandes calamités.

Ce disant, il s'éloigna sans attendre les remerciements de celui qu'il avait rappelé à la vie, et sans laisser son adresse ni son nom.

En foi de quoi je délivre le présent certificat, pensant qu'on doit toujours rendre hommage aux vérités utiles à l'humanité.

Un témoin : signé SEGONKAUD, 34, boulevard Montparnasse.

Je soussignée, certifie que depuis plusieurs mois, mes époques étant supprimées, M. Deboisouche m'a remise dans mon état normal.

J'avais commis l'imprudence de mettre mes bras à l'eau froide, *étant indisposée*, une nouvelle suppression se manifesta aussitôt.

Lundi je me rendis au traitement de M. Deboisouche qui, séance tenante, a ramené le flux menstruel.

Je constate avec plaisir que je fus envoyée à ce guérisseur magnétopathe par M^{me} S... qui m'avait déclaré l'avoir vu guérir en 15 jours une de ses amies d'une maladie très grave dont les plus célèbres praticiens n'avaient pu triompher; qui avait même versé à un médecin se donnant le titre de « médecin des incurables » une somme de 17 à 1800 francs, pour consultations et non pour opérations, mais sans obtenir de résultats. Je me suis assurée par moi-même de ce qui précède.

M. Deboisouche pour ma guérison et celle de cette dame, qui lui proposait toute sa fortune en échange, a refusé honoraires et cadeaux.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, ce 20 mars 1885.

F^e BORDE, rue des Ecoles.

SUR LES SIGNES DES TEMPS

TOULOUSE : CONFÉRENCE DE M. DELPRAT. — *Mes Amis*. En présence de la crise que traverse l'humanité, j'éprouve le désir de vous parler encore des événements qu'à mon sens elle fait pressentir.

Le 5 avril de l'année dernière, je vous ai parlé des signes des temps comme symptômes de la régénération prochaine de la terre. Je vous ai dit que notre globe marche vers ses nouvelles destinées à pas lents et insensibles, et, quelquefois par de brusques secousses qui bouleversent les contrées et déciment les populations; nous sommes en ce moment à la veille de l'un de ces ébranlements, le dernier peut-être, et le plus formidable. Je vous ai présenté, comme signes des temps, les guerres, les épidémies, les inondations, les famines, ajoutant que toutes ces choses, qui se sont montrées, dans le passé, à de rares intervalles, se groupent rapides et nombreuses à notre époque avec une fatale précision.

Depuis lors, nous avons vu les tremblements de terre et le choléra en Espagne; la destruction, par un épouvantable cyclone, de 700 villages de l'Hindoustan; la catastrophe de Chancelade. En Autriche, en Amérique, des villes entières disparaissant dans les flammes, et au moment où je vous parle, de nouveaux tremblements de terre déchirent

le sol de l'Italie, de la Grèce et des Etats-Unis, englobant tout ou partie de nombreuses villes parmi lesquelles figure celle de Charleston qui serait presque complètement détruite.

Les événements n'arrêteront pas leur marche, d'autres sont imminents, et tout homme qui observe et qui réfléchit en entend déjà les signes précurseurs.

On m'a objecté que ces choses se sont passées dans tous les temps; qu'il y a toujours eu des épidémies, des inondations, des famines et que, sous la féodalité, les peuples étaient continuellement en guerre. En ce qui regarde les maladies et les bouleversements du sol, j'ai répondu à cette objection. Quant à la guerre, je reconnais que ce fléau était l'état normal des peuples, qu'il était permanent sous la domination des seigneurs; mais depuis ces temps presque barbares, les mœurs se sont adoucies, les moyens de communication se sont multipliés, la science a progressé, l'homme a appris à se connaître et à ne voir dans un autre homme qu'un malheureux comme lui, soumis aux mêmes besoins; enfin il a senti battre son cœur et le mot de fraternité a été prononcé.

En tout cela, s'il est un coupable, ce n'est pas lui; c'est le despote qui pour satisfaire son ambition et son orgueil, lui fait un devoir de marcher sous le vain prétexte de venger une injure qui n'a pas été faite à son pays; il a parlé de courage, d'amour de la patrie, et jouant avec les nobles sentiments d'un peuple aux pensées généreuses, il fait un peuple d'assassins, il ordonne le pillage et le massacre, appelle cela de la gloire; et lorsqu'il croit attacher à son nom une resplendissante auréole, une postérité va naître qui le maudira et le flétrira.

Non, la guerre n'est plus dans nos mœurs, ce n'est qu'un grossier anachronisme, ce n'est qu'une monstrueuse anomalie. En rendre les peuples responsables serait les calomnier; ce qui se passe de nos jours n'est donc pas ce qui se passait autrefois, il n'est donc pas juste d'invoquer l'histoire pour expliquer les événements d'aujourd'hui.

A quoi donc devons-nous les attribuer?

Le plus grand et le plus ancien commandement que nous trouvons dans l'Ecriture est celui-ci :

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée; tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Ce commandement a été renouvelé à l'homme il y a 18 siècles, et nous savons comment il en a tenu compte. Dans ses rapports avec ses semblables, guidé par son égoïsme il n'a pris conseil que de la violence brutale, et c'est par le fer et le feu que les sociétés se sont fondées au mépris de tout sentiment de justice et de charité. On ne peut nier,

cependant, qu'il n'ait progressé mais il a marché à pas lents et il est resté bien en arrière sur la route qu'il avait mission de parcourir.

Écoutons Gasparin que j'aime à citer. Il a tracé à grands traits cette marche de l'humanité. Je n'en citerai que quelques passages.

« A dater de Constantin, dit-il, conversion sommaire des peuples
« barbares, armées de moines lâchées sur les païens dont elles sacca-
« gaient les temples et violentaient les habitants, missions à coups de
« massues exercées en Phénicie sous les auspices de *St-Chrysostome*;
« missions à coups de haches exercées parmi les Saxons sous la pater-
« nité de Charlemagne, missions à coups de sabre exercées en Livonie
« et en Prusse par les chevaliers Porte-glaive; croisades contre les
« Musulmans, qui, le plus souvent, aboutissaient au pillage des Chré-
« tiens et au massacre des Juifs; croisades contre les Albigeois et les
« Vaudois rondement menées à grands renforts de bûchers; autant de
« procédés qui sont de l'histoire et qui ont été des faits. »

« Et les souvenirs de la torture, chevalets, tenailles, poires d'an-
« goisse et le reste, ces raffinements sans nom, pratiqués à froid,
« savourés à loisir; rappelez-vous Damiens, ces belles dames suspen-
« dues à ces agonies. Et rien de tout cela n'indignait; on allait voir
« écarteler comme on va voir courir, et l'on s'en revenait au petit pas
« de sa mule, content du bourreau, de ses valets et de soi. »

« Et la guerre légèrement déclarée, ce dédain pour la chair humaine
« qui implique la plus parfaite indifférence aux douleurs de l'âme, les
« procédés que la guerre entraîne : tueries d'ennemis sans défense,
« coups de fusil tirés par derrière, Arabes enfumés, boulets qui enfon-
« cent la glace après Austerlitz, est-ce là de l'humanité ou de la bes-
« tialité ? »

« Un mot sur l'industrie et les industriels.

« Ces fortunes immodérées bâclées en un tour de main sous l'étouf-
« fante atmosphère des manufactures, n'étaient pas leur luxe, sans
« que, par un juste retour, ne saute aux yeux le spectacle des misères
« qui en ont favorisé la monstrueuse rapidité; travail forcé des enfants,
« travail forcé des femmes, destruction de la famille, dépravation de
« l'âme et délabrement du corps.

Dès lors : « Plus de foyer, plus d'éducation, plus de saines ten-
« dresses; l'enfant, ce libre oiseau encagé au sortir de l'œuf, loin du
« soleil, du grand air, des buissons et de la liberté, s'atrophie et se
« corrompt. La femme séparée du mari, la fille de la mère, le logis

« froid, désert, répugnant, enfin l'homme au cabaret parce qu'il n'a plus d'intérieur. »

« S'agit-il de l'argent et de ses origines, nous assistons à des tripotages honteux ; nous voyons des spéculations véreuses enrichir ceux qui les ont lancées et d'effrénés jeux de bourse réussir. Tout à côté de ces fortunes scandaleuses, nous voyons des banqueroutes scandaleuses aussi qui n'empêchent ni les jouissances ni la vie à fracas. On a trompé, on a infligé des pertes, on a jeté nombre de familles dans le désespoir et l'on va grandes guides, sans tomber sous les coups de la justice qui s'abattent, dru comme grêle, sur le malheureux affamé qui a volé un morceau de pain. »

« Et la société accepte cela, et l'opinion ne se formalise point, et une fois que le tour est fait, le monde passe condamnation, tout sourit à ces gens-là. »

ACTION EXERCÉE PAR LES ESPRITS

ACTION SUR LES INCARNÉS. — Les épreuves de la vie ne consistent pas seulement dans les relations que l'on a sur la terre avec des frères incarnés. L'influence des frères désincarnés tend sans cesse à les modifier. Nous appartenons à deux mondes pendant nos incarnations, et ces deux mondes agissent sur nous. Vous pouvez vous faire une idée du monde des Esprits, puisque vous connaissez le monde des incarnés. Ce sont les mêmes passions, les mêmes caractères avec cette différence qu'ils jouissent d'une plus grande liberté d'action. Vous êtes obligés de vous tenir sur vos gardes et de vous garantir des entreprises de beaucoup de vos frères incarnés qui cherchent à abuser de vous. Mais vous devez comprendre que vous avez les mêmes dangers à courir de la part des esprits, parmi lesquels beaucoup ont eu des rapports avec vous pendant la suite des siècles, vous connaissent très bien, et agissent dans le même milieu que vous.

Il est certain que vous êtes protégés par vos guides contre le mauvais vouloir des uns et des autres, mais seulement dans la mesure où vous ne seriez pas capables de vous défendre vous-mêmes. On vous laisse le soin de démêler le vrai du faux, le bon du mauvais, toutes les fois que cela n'excède pas la mesure de vos forces intellectuelles et morales. Et si vous vous laissez entraîner par négligence et paresse d'esprit, on vous laisse subir les conséquences, afin de vous faire sentir la nécessité d'être plus vigilants à l'avenir.

C'est donc l'état normal de tous les hommes de voir souvent naître en eux des idées, des projets, des systèmes qui ne sortent pas de leur

propre fonds, mais leur sont suggérés par des esprits agissant sous l'empire d'un sentiment quelconque, rarement bienveillant. Ces esprits ont pour but de satisfaire un caprice ou de jouer un mauvais tour et de s'amuser aux dépens de ceux qui se laissent influencer. Quelquefois aussi ils ont un but plus sérieux. Vous voyez d'après cela combien il importe de ne rien faire à la légère, et de toujours prendre le temps de la réflexion avant d'agir.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans la pratique de la médiumnité, ce qu'il y a de plus important n'est pas ce que les esprits vous disent, mais bien le fait même d'un phénomène qui vous met en rapport avec un monde invisible, vivant et agissant autour de vous et se mêlant de vos affaires, et qui vous permet de l'étudier et d'apprendre à le connaître. Lorsque cette science nouvelle sera plus avancée, qu'elle sera vulgarisée, la protection des incarnés contre les entreprises incessantes du monde invisible sera moins grande, parce qu'étant avertis, ils en auront moins besoin. Mais, dès à présent, les spirites, et surtout les médiums, sont moins protégés que leurs frères non initiés. Ils savent des choses que les autres ignorent; c'est à eux d'être sur leurs gardes et de n'agir jamais sans avoir demandé conseil à la raison, au bon sens et à la conscience. Ils doivent comprendre que cela est la juste conséquence des lumières plus grandes qu'ils possèdent. Sachant que, dans le nombre des idées qui naissent en eux, beaucoup peuvent venir d'une mauvaise source, il savent par cela même qu'ils n'en doivent adopter aucune à la légère. Avoir des idées différentes serait faire preuve d'orgueil et s'exposer aux conséquences fâcheuses que cette passion entraîne toujours après elle.

UN ESPRIT.

LES PENSÉES DE CARITA

Médium L. F. — Non, mon enfant, vous ne vous trompez pas : j'ai, en effet, quelque chose à dire aux hommes et je vous choisis, vous qui avez souffert et médité, pour m'aider à mener à bien la tâche entreprise.

Votre monde est encore divisé par bien des passions et assombri par bien des vices. La lumière divine peut difficilement percer les ténèbres de l'ignorance humaine.

Vos maîtres, vos docteurs en science, ont creusé des sillons que l'humanité n'exploite pas toujours et dans lesquels des esprits aventureux ou orgueilleux ont souvent jeté de mauvais germes. Il faut

défricher de nouveau le terrain de la foi ; il faut prendre pour charrue la raison et ensemençer la terre de vérités.

Si nous sommes trop faibles pour cette tâche, nous prierons Dieu de nous aider ; et, avant de commencer cette œuvre, nous nous élèverons jusqu'à lui.

O souveraine puissance que chacun sent en soi et autour de soi ; auteur de tout ce qui existe ; sublime amour qui allumes des soleils dans l'immensité et fais éclore la fleur qui nous charme par son parfum et son coloris ; Dieu éternel qu'on peut nier, mais qui n'en existes pas moins, cause suprême de la création : nous nous élevons vers toi parce que, devant les productions sans nombre de ton génie, nous nous sentons infimes ; daigne nous montrer la route que nous devons suivre.

L'homme est un égaré qu'il faut remettre dans la bonne voie.

Des penseurs illustres l'ont conduit vers toi ; d'autres, n'écoulant que leurs spéculations rétives au bon sens et à l'équité, l'ont éloigné de la perfection qui est ton image.

Des poètes l'ont élevé, d'autres l'ont corrompu. L'art s'est traîné dans la boue réaliste et dans l'injure matérialiste.

La religion n'a pas été comprise. Le suprême idéal des âmes est étouffé presque partout sous la lettre qui tue et sous le despotisme qui dévore.

O Dieu ! laisse tomber sur nos âmes un rayon de ton amour afin que nous puissions éclairer ceux qui doutent et consoler ceux qui pleurent.

CARITA.

1° LE PROGRÈS MORAL

Mon cher poète (1).

Il est bon de dire aux hommes qui je suis, et, puisque vous voulez travailler avec moi, ne craignez rien de ce qui est la vérité.

Je suis un esprit détaché de l'enveloppe humaine. J'ai vécu sur la terre bien des fois et ma dernière incarnation a été pénible, laborieuse. J'ai pansé bien des plaies, soulagé bien des maux et l'on m'a appelée Carita, qui veut dire charité, parce que j'ai fait de cette vertu mon premier devoir.

Or, la charité est méconnue dans votre monde où la prostitution, l'amour de l'or, l'ambition insatiable, toutes les fumées de l'orgueil, toutes les ténèbres de la jalousie empêchent l'homme de vivre heureux.

Et c'est pourquoi moi, vieille mère de quatre-vingt-dix ans — c'est

(1) M. Lanrent de Faget.

l'âge que j'avais dans ma dernière incarnation au moment de quitter ce monde — c'est pourquoi je viens exhorter les hommes à devenir meilleurs, à se tendre la main pour progresser ensemble.

Dieu a voulu laisser sa trace dans le cœur humain : il l'a illuminé par la foi et enhardi par l'espérance, mais il l'a adouci par l'amour, et l'amour, qui se répand en charité bienfaisante, est sa plus belle manifestation.

Eh quoi ! vous voyez autour de vous des êtres viciés par la misère, à qui l'air manque dans leurs bouges enfumés et qui s'étiolent faute d'espace, de nourriture et de soleil ; vous voyez la décomposition sociale autour de vous et vous ne vous dites pas que tous ces sinistres avant-coureurs des révolutions violentes ne peuvent être arrêtés que par l'amour?...

O hommes généreux qui m'entendez, volez au secours de vos frères ; penchez-vous sur les solitudes malsaines, sur la pauvreté qui n'est point vicieuse, sur toutes les plaies, même les plus répugnantes, de la malheureuse humanité.

Votre devoir est de secourir vos frères. Que votre parole soit douce au cœur des blessés, des déshérités de ce monde qui demandent du pain, de la lumière, de l'espérance.

Moralistes qui cherchez la face éblouissante de l'Eternel ; penseurs qui le niez encore ; poètes qui montez vers lui sur l'aile du vague et de l'inconnu ; comment se fait-il que vous ne l'ayez pas encore reconnu parmi vous ? Dieu a pris une forme idéale, mais visible, pour apparaître aux hommes. Il est amour. C'est lui qui rayonne des cœurs indulgents, sensibles aux maux de l'humanité ; il est dans les yeux pleins d'une pitié profonde pour les infortunes de ce monde.

Riches, dont les palais sont brillants et fastueux, n'oubliez pas la mansarde du pauvre ; jeunes filles dont la vie s'écoule au milieu des plaisirs dorés, beaux papillons épris des fleurs multicolores qui naissent sous vos pas, n'oubliez pas ces autres jeunes filles pâles et languissantes qui traînent une vie misérable sous leurs haillons. Beaux papillons, allez vers l'insecte rampant qui n'a point d'ailes ; allez vers la nudité qui a froid et faim ; prodiguez à l'infortune les dons que vous tenez du ciel.

Sans amour, hommes, vous n'arriverez à rien. Toutes vos luttes dans le passé, dans le présent et dans l'avenir sont nées ou naîtront de votre manque absolu d'amour.

Pourquoi les religions ne rattachent-elles presque plus les hommes à leur idéal divin ? Parce que l'amour leur a manqué ; parce que l'égoïsme, frère du veau d'or, a été adoré sur l'autel des faux dieux.

Pourquoi, en politique, tant d'efforts perdus, tant de nobles enthousiasmes gaspillés ?

siasmes oubliés des masses ? Parce que la vraie fraternité n'existe pas ; parce que les masses sociales ne voient pas à leur horizon ce rayon d'amour qu'on leur annonce depuis si longtemps.

Aussi, quel spectacle nous présente cette terre où se disputent tant d'intérêts et tant de haines ?

Une goule avide de sang humain semble renfermée dans le cœur de chaque monarque triturateur de peuples. La sociabilité n'est comprise par aucun d'eux. Leur fonction semble consister tout entière dans l'accumulation de leur force brutale. Le canon parle et l'intelligence languit. Les nations croulent, se disloquent et ne progressent guère. A l'époque des conquérants et des batailleurs, les arts s'étiolent et la pensée s'éteint.

O lumière de l'amour, sois l'évangile nouveau ; ce n'est que par toi que l'humanité, chassant peu à peu les ombres du mal, pourra se mettre en équilibre avec elle-même et avec Dieu. (A suivre.)

NECROLOGIE

Nous recevons de Sétif, Algérie, la lettre suivante :

La Désincarnation de notre frère A Greslez a eu lieu le 31 décembre à 3 heures. Les funérailles ont eu lieu le 4 janvier, personne n'y a assisté, sinon son fils ; le cercueil était recouvert de mérinos vert avec passementeries de même nuance. Des lettres de faire part, adressées à ses amis spirites, étaient bordées de vert, ainsi que les enveloppes. Nous nous sommes réunis à son domicile ; quelques amis étaient présents, sa veuve et son fils. Nous avons fait une prière de circonstance, nous l'avons évoqué, il a répondu et pendant 23 minutes, le médium a pu écrire sans discontinuer ; l'esprit nous donnait des détails familiers et intéressants, il consolait sa veuve et son fils, disant qu'il leur serait plus utile que de son vivant, à l'aide des conseils instinctifs qu'il leur donnerait ; il les engageait à ne point pleurer, cela lui faisait de la peine, etc., etc.

Monsieur Bourgeois a pris la minute de cette dictée, et s'est chargé d'en faire la copie qui vous sera adressée par Mme Greslez au nom de vos frères en spiritisme.

C. DUMAS.

Madame Amand Greslez, et M. Emile Greslez, ont l'honneur de vous apprendre l'heureuse désincarnation de M. AMAND GRESLEZ, *Officier en retraite*, leur époux et père, né à la vie spirituelle, le 31 décembre 1886, à 3 heures 1/2 du soir, dans sa soixante-dix-neuvième année. Selon son vœu, exprimé dans son testament, personne n'a as-

sisté à son enterrement, sinon son fils. Ses funérailles auront lieu le 4 janvier, mardi à 3 heures du soir.

DERNIERES VOLONTES : Je désire que mes obsèques aient lieu d'après mes croyances religieuses, que ma bière ainsi que le corbillard, s'il en est imposé un, soient recouverts d'une étoffe verte, couleur adoptée pour les naissances, la mort étant une véritable naissance, tandis que la naissance à la vie charnelle se rapproche de l'idée qu'on a de la mort. Je désire que ma dépouille mortelle ne soit pas accompagnée au cimetière ni à partir de ma demeure, sinon par une seule personne pour veiller à la bonne exécution de mon enterrement. — Les lettres de faire part devront mentionner mes dernières volontés ; il est entendu qu'elles ne seront point bordées de noir ; elles le seront de vert s'il y a lieu.

Ceux de mes parents ou amis qui voudront m'être agréables, se réuniront à mon intention dans un lieu autre que le cimetière ou l'église. Cette réunion pourra avoir lieu plus de vingt-quatre heures après ma mort, et dans plusieurs localités, à la condition que ce ne soit pas le même jour ou à la même heure. Je désire qu'aucun des miens ne porte mon deuil, qu'il n'y ait sur ma tombe aucun signe pour la reconnaître ; mais je serai vivement reconnaissant envers tous ceux qui penseront à moi, qui liront mon livre, qui pourront et voudront se mettre en relations avec mon esprit dégagé de la matière.

Nota. — Certes, les dernières volontés d'un mourant sont respectables, et Mme Greslez adû accomplir son devoir en compagne dévouée, ce dont nous la félicitons vivement. Nous le croyons, l'exemple donné par M. A. Greslez sera peu suivi, les spirites ayant à cœur de rendre les derniers devoirs à leurs parents, à leurs amis, à leurs frères. En général les adieux des spirites aux esprits dégagés de la matière, sont empreints d'un grand caractère philosophique qui frappe les assistants et les intéresse à nos doctrines amies de la science et du progrès. A tous les titres nous devons donc assister aux obsèques de nos morts. En leur rendant hommage, nous leur prouvons qu'ils ne sont point oubliés, et nous propageons le spiritisme qui console, réconforte, et rend viriles les âmes trop éprouvées par les séparations inattendues.

M. A. Greslez fut un caractère, un bon, fidèle et loyal serviteur du spiritisme ; que son nom vive dans notre mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine
par M. Jules-Edouard Bérél, libre-penseur (1).

Ce volume contient beaucoup de bonnes pensées et de beaux sentiments. Il est mis à la portée de toutes les intelligences par un style bonhomme fait pour plaire aux simples. Ici, nul artifice de langage, nul procédé littéraire destiné à frapper et à éblouir. La vérité toute nue suit son chemin, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on.

Est-ce bien la vérité qui se dégage de la critique de M. Bérél? N'a-t-il jamais dépassé le but qu'il voulait atteindre? Nous trouvons, quant à nous, qu'il a été un peu loin dans ses attaques, et que si le Clergé ne nous donne pas toujours l'exemple des hautes vertus, il recèle néanmoins dans son sein des hommes honorables. Il n'est que trop vrai que l'ultramontanisme est l'ennemi-né de tous les progrès qui nous sont chers. Mais les spirites doivent se placer au-dessus des vices et des erreurs d'une caste et combattre pour la vérité sans descendre à invectiver leurs adversaires.

Ce qui justifie en partie la véhémence de la polémique de M. Bérél, c'est son indignation. Cette âme honnête qui sent profondément Dieu, cette conscience amoureuse du devoir, ont été choquées de la dépravation de nos mœurs et, devant le flot montant de l'immoralité, l'écrivain a voulu stigmatiser le mal en flagellant ceux qui ont manqué à leur mission d'éclaireurs de l'humanité. L'auteur voudrait remplacer la Religion catholique, apostolique et romaine par l'enseignement de celui qui n'a prêché que l'amour aux hommes. Admirateur de la parole du Christ, il l'oppose sans cesse aux pharisiens modernes, dont le culte est plutôt sur les lèvres que dans le cœur.

M. Bérél se dit spirite et prétend que son volume lui a été inspiré par Dieu même. C'est lui donner une trop haute origine. Nous ne doutons nullement que la *Critique du Clergé* ait été écrite médianimiquement, étant donné le peu de temps mis à l'exécution de cette œuvre; mais si M. Bérél connaissait mieux le spiritisme, il saurait qu'il n'est pas besoin de l'intervention divine pour produire un ouvrage de ce genre, et qu'il suffit pour cela d'un esprit humain désincarné. Nous recommandons cette œuvre d'un esprit droit, sincère, ami de la justice et de la moralité.

Le journal LA LUMIERE a reparu, comme l'avait promis Mme veuve Grange; nous avions annoncé ce journal en le mettant sur la couverture de la *Revue Spirite*, mais il est bon et utile que nous renouvelions cette annonce, pour prévenir les spirites sympathiques à l'œuvre de la *Lumière* et à son estimable et honorable directrice. Se réabonner, 6 francs par an, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil. Nos vœux bien sincères pour le succès de cet organe de notre cause.

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérél, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50:

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 4 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »

CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1834 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »

Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50

Les quatre Évangiles de J.-B. Rousstaing et le livre des *Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »

Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu. 5 fr. »

Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »

Psychologie transformatrice, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès. 1 fr. »

(1) Prix 3 fr. 50, Librairie des Sciences psychologiques.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.